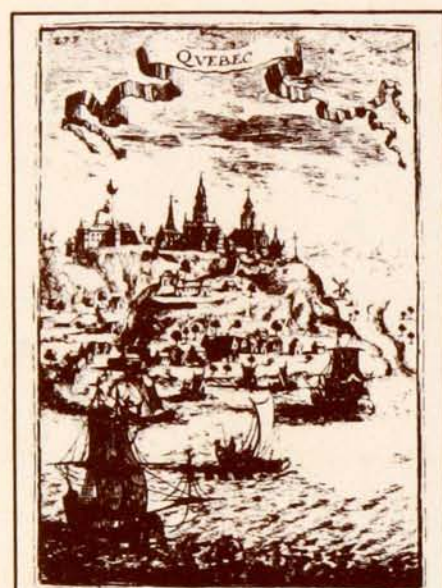


~~FC  
300  
F535  
1934  
FOL~~



Bibliothèque Nationale du Québec

# CROISIÈRE DU "CHAMPLAIN"

COMMÉMORATION  
DU  
QUATRIÈME CENTENAIRE  
DE LA  
DÉCOUVERTE DU CANADA  
PAR JACQUES CARTIER

## DISCOURS

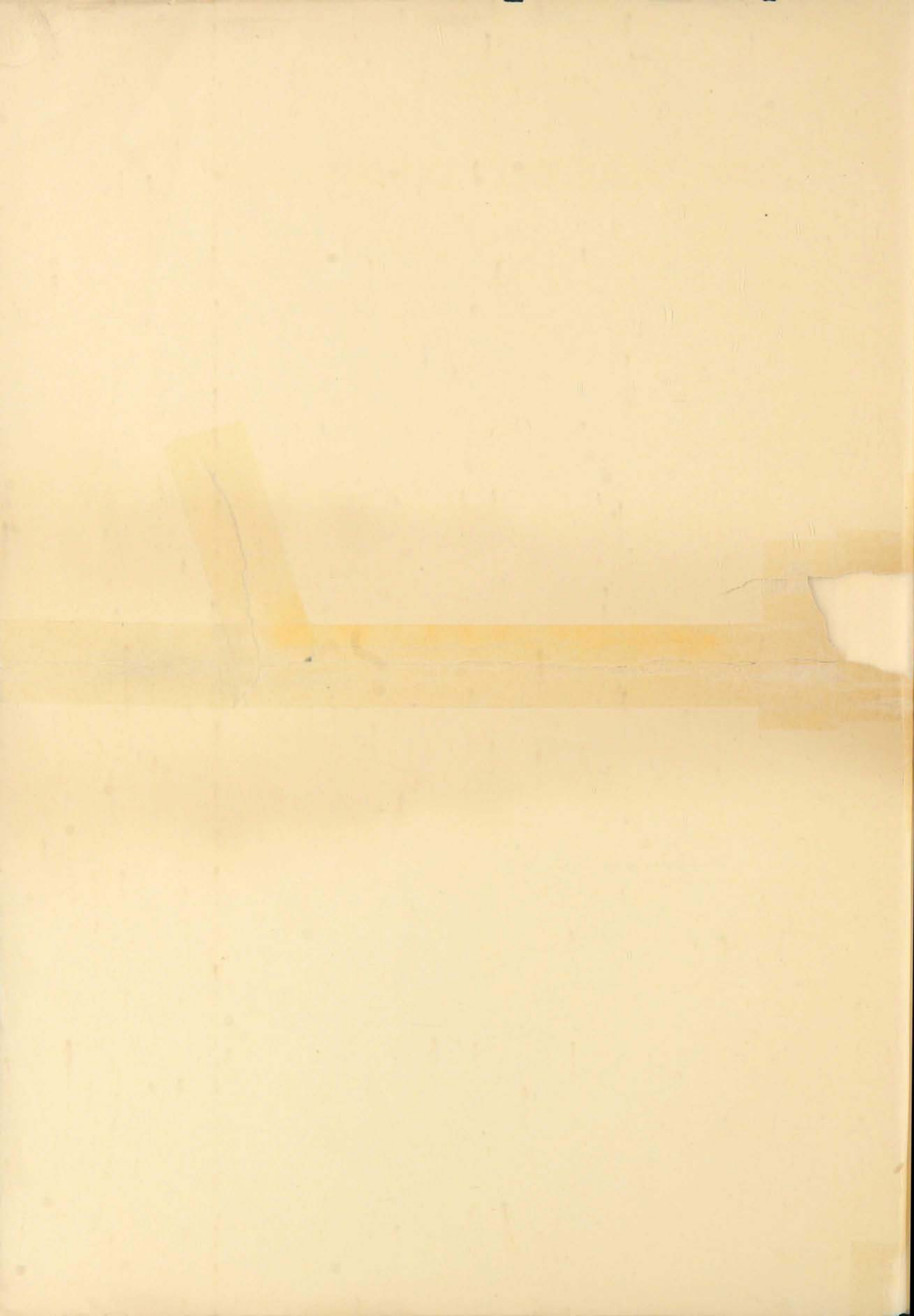
PRONONCÉS

PAR

**M. PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN**

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS  
DÉLÉGUÉ DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS





# CROISIÈRE DU "CHAMPLAIN"

COMMÉMORATION  
DU  
QUATRIÈME CENTENAIRE  
DE LA  
DÉCOUVERTE DU CANADA  
PAR JACQUES CARTIER

## DISCOURS PRONONCÉS

PAR

M. PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS  
DÉLÉGUÉ DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS





MESDAMES,  
MESSIEURS,

**A** LA fin du xv<sup>e</sup> siècle, l'Europe était tout entière secouée par la découverte du Nouveau-Monde. Christophe Colomb avait abordé des terres inconnues dès 1492. Au cours des trois voyages qui suivirent, il ne reconnut pas seulement les îles de la mer des Antilles, mais en 1498 il toucha la terre ferme du continent Américain. Après 1500 le Brésil était visité par des navigateurs espagnols, portugais et français. Cependant, et peut-être même avant cette époque, d'humbles pêcheurs basques, normands et bretons pratiquaient couramment la pêche de la morue et de la baleine sur le grand banc de Terre-Neuve et sur des côtes inconnues, probablement celles de la Gaspésie.

Mais l'honneur devait revenir à Jacques Cartier, dans les trois voyages qu'il entreprit en 1534, en 1535 et 1541, d'aborder et de reconnaître le Saint-Laurent, cette artère par où le Canada allait bientôt recevoir le sang de la race blanche.

C'est donc à bon droit que le Gouvernement et le peuple Canadiens ont décidé de fêter, après quatre siècles écoulés, celui qui fut indiscutablement à l'origine d'un foyer nouveau de notre civilisation.

Parti de Saint-Malo le 20 août 1534, avec deux navires de 60 tonneaux et 61 hommes d'équipage, Cartier, après avoir relâché au cap Bonavista, qui servait alors de centre aux pêcheurs de Terre-Neuve, contournant cette île par le nord, pénétrait par le détroit de Belle-Île dans le golfe du Saint-Laurent, reconnaissait la côte aride et désolée du Labrador, parcourait encore pendant quatre mois et demi le golfe passant à l'ouest des îles de la Madeleine, longeant l'île du Prince Édouard et les côtes du Nouveau-Brunswick, entraît le 3 juillet dans une baie qu'il baptisait baie des Chaleurs, débarquait dix jours plus tard devant la baie de Gaspé et, selon la coutume européenne, prenait possession du pays en élevant une croix en bois, ornée d'un écusson fleurdelisé portant l'inscription : « Vive le Roi de France ». C'était le 24 juillet 1534.

Et nous voici 400 ans plus tard, rassemblés sur cette même terre, que foulèrent autrefois avec tant d'allégresse sans doute nos ancêtres français, nous, leurs descendants attardés sur le Continent européen, qui avons traversé l'Atlantique pour vous rencontrer aujourd'hui, vous, leurs héritiers, qui êtes venus de tous les Etats de l'immense Dominion pour commémorer dans un esprit de fraternelle union une grande date de l'histoire du monde.

Qui était Cartier? Ses biographes précisent l'année de sa naissance et celle de sa mort, situent sa famille et sa maison natale, décrivent ses voyages; et les portraits du temps restituent son image. Mais quelle était son âme? Je ne crois pas qu'elle ait été bien différente de tous ces marins de Saint-Malo, qui, aujourd'hui encore, tentent la grande aventure de la mer. Ils portent en eux le goût de la découverte et l'instinct des forces de la nature. Ainsi, nous ne célébrons pas seulement un froid anniversaire historique, mais nous magnifions en même temps le symbole des vertus du peuple canadien. Cartier, coureur des mers, n'a-t-il pas inspiré tous les coureurs des bois qui, après lui, par la vallée du Saint-Laurent gagnèrent les grands lacs, puis les uns par la vallée du Mississipi le golfe du Mexique, et les autres par les prairies de l'Ouest, les espaces immenses où tous les jours il faut encore que vos fils domptent la nature pour lui arracher le pain de la vie.

Je ne sais rien de plus émouvant que de découvrir les origines des nations. Sur notre vieux continent elles se perdent dans le mystère de la préhistoire. Mais vous, vous pouvez refaire votre histoire maison par maison et presque homme par homme. Et je pense d'abord à ces 8.000 Français dont procèdent les 3.000.000 d'Acadiens et de Canadiens français actuellement vivants. Quelle force était donc en eux pour qu'ayant résisté au froid, à la faim, à la maladie, à la misère, aux combats contre les sauvages et, hélas, contre leurs frères blancs, ils aient engendré une race qui, malgré les vicissitudes et les épreuves, s'épanouit aujourd'hui en pleine vigueur?

Reconnaissons en toute objectivité les forces de l'idéal chrétien. Quand ils se sentaient abandonnés de tout et de tous, ils entretenaient en eux cette flamme qui éclairait leur mission humaine, le service de Dieu. Leur religion héritée de leurs pères s'exprimait dans la langue de leurs prières et ils ne voulaient pas en changer. Maintenant qu'est aboli à jamais le temps des persécutions, rendons hommage à ceux qui surent défendre sans désespérance le patrimoine commun des Fils spirituels de la France. Cette langue qui, dans le libre épanouissement de nos rameaux raciaux indépendants, rapproche nos origines et soutient nos destins, forme nos cerveaux et fait vibrer nos cœurs. La vie pour chacun de nous commence par une chanson et finit dans une prière. Nos mères et les vôtres les ont chantées au premier jour et nos fils nous réciteront à notre dernière heure les mêmes oraisons. Point n'est donc nécessaire que j'évoque longuement ici tout ce qui nous unit. Mais, dans toutes les familles, les enfants se dispersent pour faire leur vie et chacun se constitue son patrimoine matériel et moral. Il en est des peuples comme des individus. Ne croyez pas que les Français de France prétendent à une primauté de droit d'aïnesse même à l'égard des Canadiens français. Ils savent que depuis quatre siècles une terre, un climat, une histoire, qui vous sont propres, ont créé une nation canadienne, que vous servez avec passion, que vous revendiquez avec orgueil. D'abord ennemis, vous êtes devenus les associés de ces fils du Royaume-Uni de Grande-Bretagne, qui, eux aussi, et par une évolution comparable, ont comme vous versé au creuset canadien cette coulée humaine, dont sort sans cesse le bronze vivant, où ne se reconnaissent plus les éléments qui le forment, tant ils se sont solidement agrégés. Agrégés et non mêlés, car, par une singulière et peut-être unique formation historique, votre peuple a grandi sur deux troncs qui puisent leur sève dans le même sol mais s'épanouissent également libres et bientôt sans doute également forts.

Et dans un temps où il semblerait que le déchainement des particularismes menace la grande paix des hommes de bonne volonté sur la terre, nous trouvons chez vous le réconfort de la conciliation humaine. Quelle y est la somme de la fidélité et de la mesure françaises d'une part et de l'autre de la loyauté et du réalisme britanniques? A quoi bon l'analyser : le résultat seul compte qui nous offre le vivant symbole de la force d'une union qui, dans les plaines de Vimy, a peuplé d'héroïsme la défense d'un idéal commun.

Nos générations n'identifiaient plus, à la suite sans doute d'un usage longtemps paisible, la valeur réelle sous l'abstraction des mots de la Liberté et de la Justice, ces éternelles blessées de l'Espérance humaine.

Et voici, comme il fallait s'y attendre, que dans le désordre d'une lutte pour la vie plus difficile après la destruction stupide de tant de richesses accumulées par les générations dont nous étions comptables, la race blanche est menacée de perdre ces conquêtes spirituelles, qui ont commandé pourtant l'établissement de son empire sur la terre.

Lorsque nous célébrons donc comme aujourd'hui, sous le signe de la croix de Gaspé, l'idéal qui nous fut légué, songeons aux devoirs humains qui nous attendent, resserrons ces liens déjà tendus par la reconnaissance des sacrifices communs du passé et renforçons-les pour amarrer la Paix aux rivages de ces coureurs d'idéal que nous sommes.

C'est le vœu que m'a chargé de vous exprimer au nom du peuple français le Gouvernement de la République.

MESDAMES,  
MESSIEURS,

**N**OUS nous inclinions, hier, devant la croix de Gaspé. Et nous voici, ce soir, dans les murs de Québec.

Si quelqu'un pouvait douter chez nous, de la race française et de ses destins américains, qu'il vienne retremper sa foi sur ces rivages.

Vous me pardonnerez si le souvenir me hante de ce monolithe de granit et de la cérémonie inaugurale qui s'y déroula. Il n'évoque point seulement la réconciliation humaine éloquemment attestée par la présence recueillie de deux peuples naguère ennemis, désormais associés. Il n'évoque pas même les desseins impénétrables de la Providence qui, d'un Cartier parti vers la tombe disgracié par son temps, a fait le héros historique de la découverte d'un monde. Il symbolise la puissance de l'idée, de l'esprit et de la volonté de création qui a permis à l'homme de bouleverser la terre, de nous offrir ce que n'avaient pas imaginé nos pères et d'illuminer notre labeur quotidien des rayons d'une espérance toujours brûlante.

Vous souvient-il de ces mythes et de ces légendes qui enchantaient notre enfance et qui enseignaient notre adolescence? Je n'en connais pas de plus saisissant que cette croix de bois qui resurgit de pierre, après quatre siècles.

Et tandis que les goélettes se balançaient sur le golfe, que le vent bruissait dans les peupliers, que des chants religieux ou des chansons populaires fusaient au ciel d'où retombaient les trois couleurs, nous ne savions s'il fallait remonter le cours des siècles dans l'ancienne France, ou le descendre sur la nouvelle. Cependant, le symbole de pierre signifiait que les nefs de bois et les maisons de palissades hier vos précaires abris d'inquiétude, s'étaient élargies et consolidées dans la permanence d'un établissement définitif.

Grâces vous soient rendues, messieurs les Canadiens, de nous avoir ainsi fortifiés dans notre orgueil français. Les paysans de Gaspésie et d'Acadie, comme ceux de Bretagne et de Normandie, n'ensemencent pas seulement pour eux leurs champs, ils façonnent la terre pour les enfants de leurs petits-enfants. Aussi, les soldats de Québec rejoignent-ils dans l'histoire ceux de Verdun. Les uns et les autres défendaient la terre d'un idéal.

La France n'est, en effet, animée ni par l'esprit de conquête, ni par la volonté de domination. S'il lui est arrivé, remplissant son rôle d'apôtre de la civilisation, de coloniser, elle s'est efforcée d'attirer vers la lumière les peuples primitifs et non de les rejeter dans le néant. La leçon interrompue de Champlain a été achevée sous d'autres cieux, par Lyautey, et celle de Mgr Laval, par le Cardinal Lavigerie. Mais nous pouvions être jaloux, parfois, de toutes ces filles de la Grande-Bretagne qui, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud, en Amérique du Nord, ont créé des familles britanniques si prospères et si belles. Cependant, grâce à vous, messieurs les Canadiens français, nous sommes libérés de nos doutes. Si, dans le partage du monde, la défense de nos frontières européennes nous avait donné le loisir d'entreprendre, peut-être verrions-nous s'épanouir aujourd'hui autant de rameaux qui embelliraient la culture française de fleurs nouvelles. Je n'en veux pour preuve que cet institut scientifique franco-canadien qui donne de si excellents résultats en remariant, si j'ose dire, la pensée fran-

caise et la pensée canadienne. Aussi bien, ne devons-nous pas tendre, même dans la diversité des langues et des traditions nationales, à l'unité de pensée.

Il y a du bleu, il y a du blanc, il y a du rouge dans le pavillon français, dans le pavillon britannique, dans le pavillon des États-Unis, qu'importe leur dessin s'ils expriment, dans le culte de la patrie, le même idéal de paix et de progrès humain. Nos trois grandes nations ont marché d'un pas inégal sur la même route où nous poursuivions la liberté, la justice et la fraternité. Quand l'une d'elles semblait prendre quelque avance, elle était bien vite rattrapée et peut-être dépassée par les autres. Même dans les tentatives que n'inspire pas l'évolution traditionnelle des idées et des mœurs, il y a des semences fécondes; et peut-être verrons-nous en Europe nous arriver de bienfaisantes et nouvelles disciplines adaptées aux besoins de la vie moderne, qui seront le fruit de la collaboration de la culture britannique, de la culture américaine et de la culture française sur la terre du Nouveau-Monde.

C'est à quoi se référait, sans doute, Sir Fisher dans le très beau discours que nous avons applaudi. Et j'ai compris qu'en affirmant l'utilité du Canada dans l'Amérique du Nord, il faisait autant de crédit aux Français du Dominion que nos ancêtres, les Normands, en firent au peuple anglais, en Grande-Bretagne.

Vous saurez, en effet, j'en suis convaincu, unir dans vos entreprises humaines le progrès matériel et le progrès moral. Les jardins sans fruits sont décevants, mais les jardins sans fleurs dessèchent le regard. Nous cueillons aujourd'hui, dans vos parterres, la fleur du souvenir. Mais nous vous rapportons une fleur de lys mariée au bleuet et au coquelicot, pour en faire un bouquet où chantent à la fois le passé et l'avenir.



MESDAMES,  
MESSIEURS,

CETTE soirée est la dernière dans la Province de Québec, ce joyau français serti dans la couronne canadienne. Et nous ne la quitterons pas sans un serrement de cœur. Nous venons de passer une semaine qui, de Gaspé à Québec, à Trois-Rivières, et à Montréal nous a ramenés sur le cheminement de nos aïeux. Et nous ne sommes pas émerveillés seulement des splendeurs d'un pays dont Jacques Cartier disait déjà qu'il était le plus beau du monde, mais de l'empreinte que vingt générations à peine de Canadiens lui ont imprimée. S'il est vrai que le sol façonne à la longue la race qui s'y établit, il n'est pas moins certain que la race modèle le sol qu'elle cultive. Je me rappelle que votre très distingué compatriote, M. Montpetit, au cours d'une étincelante causerie sur le bateau qui nous portait vers vous, déplorait, qu'abordant la terre américaine, nous débutions par le Canada français. Sans doute, le contraste eût été plus éclatant, et plus puissante l'impression de votre autonomie sur ce vaste continent, si New York nous eût reçus pour nous projeter dans le tourbillon tumultueux où vingt races et plus s'affairent à reconstruire la tour de Babel. Ainsi, après nous être initiés aux disciplines collectives, qui, pour beaucoup, devaient ouvrir le chemin des félicités humaines, nous aurions retrouvé chez vous, dirai-je, avec soulagement, la diversité, la personnalité, qui des âmes s'étend à leur jardin terrestre. Les passants que nous sommes ne peuvent espérer pénétrer dans la vie intérieure de ceux que nous rencontrons sur la route, mais un clocher dans la campagne, une vieille maison dans la ville, un champ clôturé, un sentier de bûcherons dans la forêt, nous enseignent les communautés de sentiments et de traditions où la parenté n'a pas besoin de généalogie.

Ce Trésor nous appartient en double et il vous échet de l'augmenter. Nous y réussissons si, de votre côté, vous voulez bien admettre que vous n'avez pas tout emporté de France avec l'héritage de vos aïeux; et si, du nôtre, nous reconnaissons que vous avez puisé et que vous puisiez tous les jours à d'autres sources du devenir que la consanguinité de race.

Le long effort de nos ancêtres sur notre terre de France nous avait donné quinze siècles d'avance sur vous. Votre sagesse qui vous a épargné tant de combats stériles et aussi votre magnifique ardeur au travail ont déjà permis d'en regagner beaucoup. Mais votre territoire est plus vaste, et les soucis de votre établissement sont impérieux, puisqu'il vous faut tirer de vous-mêmes votre accroissement.

Si vos cousins de France — comme vous aimez les nommer — peuvent vous être utiles, ce sera donc en mettant largement à votre disposition leur capital spirituel et matériel. Depuis le xvii<sup>e</sup> siècle, la pensée française s'est très enrichie, principalement dans le domaine de la science. Grâce à votre maintenance de la langue, vous pouvez participer sans difficultés aux conquêtes modernes de nos techniques qui ne le cèdent en rien, mais sont le plus souvent supérieures aux techniques étrangères rivales. Notez qu'ici, je ne parle pas seulement des travaux de laboratoire mais également des techniques industrielles et agricoles. Il semble même, à en juger au moins par les résultats, que dans la banque et l'économie politique, nos méthodes ne soient pas si mauvaises. Puis-je souligner que si nous avons manié le crédit avec prudence, — comme on nous l'a parfois reproché — cette prudence a été moins nuisible à la prospérité mondiale que certains excès? Quel peuple, après tout, peut s'enorgueillir aujourd'hui d'une

position financière et sociale meilleure que la nôtre, alors que, appauvris par cinq années de guerre, et par la sauvage destruction de nos moyens de production dans les dix départements les plus riches de France, nous avons dû faire face nous-mêmes à la réparation de nos ruines?

Et peut-être si l'on avait davantage écouté la voix de la France dans les conférences économiques et financières — j'en parle par expérience — aurait-on évité d'ensabler la production dans la paralysie des échanges et dans le désordre monétaire.

Et c'est là, messieurs, que vous pouvez jouer à l'avenir un rôle capital. Dans les âges qui se préparent, la vieille Europe remplira de plus en plus la tâche de la Grèce dans le monde antique. Déjà nous pourrions nommer les successeurs d'Athènes, de Sparte et de Corinthe. L'Amérique, par ses immenses richesses naturelles et par la force de sa jeunesse, dirigera sans doute les destins du monde. C'est une mission périlleuse et une redoutable responsabilité, car aucune création humaine n'est assurée de son succès. Les dominateurs ont un ennemi implacable : l'orgueil, et les subjugués cet autre : la résignation. Mais vous, qui aux heures critiques de la défaite de vos espérances, avez su vous défendre de l'une, vous surmonterez l'autre. Vous apporterez sur ce continent le sens de la mesure et vous serez ainsi fidèles à votre race. Il faut prendre garde en effet que notre civilisation ne régresse si les hommes se considèrent avec trop de vanité comme les envoyés de Dieu pour établir les lois du bonheur terrestre.

Seule la concordance du progrès matériel et spirituel donne la stabilité sociale. La Démocratie s'est proposé d'en étendre les bienfaits aux masses. Elle n'a pas toujours réussi à en assurer un égal développement. Vous citerai-je cependant l'hommage spontané que vous rendait mon très honorable ami, M. le Werden Fisher : « Le Canada français, me disait-il, il y a quelques jours et il ne m'en voudra pas de vous le répéter, est actuellement dans le monde la contrée la plus solide et la plus stable ». Et comme il n'oubliait pas, avec raison, de vous inclure dans l'Empire britannique, j'ai pensé qu'il se réjouissait de cet appui que vous donniez à une grande puissance politique que nous jugeons tous indispensable à l'équilibre mondial.

Car, personne d'entre vous ni d'entre nous, Messieurs, ne s'y est trompé, depuis que nous parcourons vos villes et vos campagnes, *we know that you are loyal subjects of the British Empire, and we rejoice ourselves that the commonship of Great Britain and France, sealed on the battlefields of the great war, will remain strong and permanent in our joint and peaceful work for human prosperity ?*

Rien n'est plus réconfortant, dans les heures difficiles du présent, que de constater à la fois la survivance et la force d'une communauté française en Amérique, et l'accord, sous le signe de la liberté et de l'égalité, de deux races qu'anime un égal amour de la Paix.

Vive Montréal, capitale de l'Amérique française !

Vive la province de Québec !

Vive le Canada !



OTTAWA, le 3 Septembre 1954

LADIES AND GENTLEMEN,

**O**N behalf of the French Government and of the French Mission, I wish to thank very heartily the Government of the Dominion of Canada for all it has done to celebrate magnificently the Fourth Centenary of Jacques Cartier. The French navigator of the sixteenth century could certainly not hope, even in his dreams, to be recognized, one day, as the discoverer of Canada and celebrated as the founder of one of the most powerful Empires in the future world. All of us, in fact, are convinced of the bright destiny of Canada, and we are also ready, as far as we can, to contribute to your people's development and prosperity.

Of course, nowadays, it seems that economical cooperation is difficult. Every country has given rise to custom tariffs to protect its own production against competitors, and even when there is no such production to bargain with other countries in imports and exports. And, as if modern comprehension of trade had disappeared, some countries, even amongst the biggest and the richest, have forgotten that to sell one must buy. Moreover, it has become a sort of treason, in many countries, if one uses other but national products. No one cares whether this nationalism raises everywhere the cost of life and consequently lessens the standard of living, and for this reason depresses mankind and the world more and more into the mire of depression.

I wonder whether our nephews will say of us that we were stark mad, or, at least, that we had lost all common sense. What is, in fact, the use of improving every day transportation of men and goods, if they are not allowed to circulate; and what do all these speeches honouring liberty and international goodwill mean, if the practical result is a stronger economical fight between nations than ever was known in human life.

I know that, in this country, you have tried in several circumstances, to better the relationship with your customers, and to improve world's economical conditions and I am glad to pay a personal tribute to Prime Minister Bennett, one of the most remarkable statesmen I have ever met in international affairs. It would be tactless if I expressed any opinion on the result of the last Ottawa Imperial agreements. Let me tell you only that we admit perfectly in our country his legitimate efforts to reinforce trade within the British Empire. Perhapp, could I only point out that limited conventions lead to other limited arrangements in other parts of the world. And I cannot forget that international trade has continuously grown during the last century under the rule of the unconditional most-favoured nation clause.

You certainly remember that colonial trade began under the system of chartered companies. But it improved only when it became free and untrammelled. I think that the near future will bring us liberty again, but only when each country will have fully experienced the disadvantages of restrictive nationalism. However, two difficulties must be settled before. A world monetary system must be rebuilt to stabilize exchanges. Some international agreement must be reached to protect the standard of living against cheap labour. When shall these conditions be reached? I cannot answer. Certainly not

before the great experience of the United States, the N. R. A. shall be settled, neither by a success nor by a failure or even by both as it generally happens for every evolution.

But, when the time has come, I may assure you that France will work willingly for the restauration of international trade and credit. We are not proud of it, and beg to remind you that our principles have been demonstrating their value, in financial and economical life. Perhaps, we are too cautious. But we have done less harm to prosperity by being so, than by using too audacious methods. Our power in Europe may be small in the world, but we are glad to have found here Canadian brothers able to infuse in other minds a sense of moderation, which has proved useful in human enterprises.

We rejoice to see such a good understanding between British and French-Canadians working side by side for the further development of the Dominion.

This must be an exemple for both their old European grandmothers. The same spirit of democracy, the common desire of improving living conditions of people, the sincere desire of peace contribute to create, in present circumstances between our two nations, a closer need of cooperation, and no one, as you perfectly know, will work more heartily than I shall to unite British Empire's and France's policies to save freedom and good will in the world.

Et, maintenant, permettez-moi d'ajouter quelques mots destinés aux Canadiens français d'Ottawa, et plus généralement peut-être aux Canadiens français de l'Ontario et des provinces de l'Ouest. Ils ne sont qu'une minorité et ils n'en ont que plus de mérite à vouloir défendre et conserver leur langue. Loin de moi la pensée de diminuer celui de leurs compatriotes de la Province de Québec. C'est parce que ceux-ci se sont si magnifiquement accrochés au parler de leurs pères, et parce qu'ils se sont accrus en nombre et en puissance, qu'ils ont obtenu, dans la législation, des franchises qui doivent être peu à peu étendues à tous leurs frères de race sur l'ensemble du territoire du Dominion. Le bilinguisme de la Belgique et de la Suisse n'est jamais apparu comme un signe de faiblesse pour ces deux pays dont l'unité patriotique s'est toujours magnifiquement affirmée dans l'histoire. Je serais même tenté de croire qu'il y a grand profit pour un pays à conserver et à développer sur son territoire deux races et deux cultures. Le sentiment de la paix nécessaire entre les peuples s'en trouve fortifié, car il prend sa source non plus dans l'abstraction idéologique, mais dans les besoins de la vie quotidienne. Et l'appui de l'une des deux races permet à l'autre de mieux défendre son indépendance à l'égard de voisins trop entreprenants : nous en avons connu des exemples récents même en Europe.

Sans doute la nation canadienne n'a rien à craindre de semblable. Mais il n'y a pas de seule conquête que celle d'un territoire. Puisque à la faveur du quatrième centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier, nous fêtons les descendants des premiers colons, et puisque nous avons vu de nos propres yeux l'œuvre immense et magnifique qu'ils ont accomplie sur la terre canadienne, nous ne pouvons rien souhaiter de plus utile au Grand Dominion que de persévérer dans la voie du libéralisme. La nation britannique a, la première, ouvert la route. Ses fils spirituels qui, eux aussi, ont tout apporté au Canada tiendront à l'honneur d'aller jusqu'au bout des principes qui s'imposent aux démocraties modernes, et entre Canadiens britanniques et Canadiens français, il n'y aura d'autre rivalité que, pour chacun, de mieux contribuer à la prospérité d'une Grande Nation unie et indivisible, dont nous sommes heureux de saluer la belle capitale et de célébrer le passé glorieux et le radieux avenir.

MESDAMES,  
MESSIEURS,

**N**OUS avons fêté au Canada le quatrième centenaire de Jacques Cartier qui, en 1534, aborda le premier la côte canadienne à l'embouchure du grand fleuve Saint-Laurent. Et nous venons aujourd'hui nous associer à vous pour célébrer la mémoire d'un autre découvreur du continent américain : Cavelier de la Salle.

Dans ses trois voyages, Jacques Cartier avait remonté le Saint-Laurent jusqu'à l'emplacement où devait s'élever plus tard la grande ville de Montréal. Champlain, après lui, entreprit plusieurs voyages à l'intérieur des terres jusqu'aux grands lacs. Il donna ainsi un exemple qui devait servir de point de départ à de nombreuses et audacieuses entreprises qui permirent de reconnaître une grande partie du continent de l'Amérique du Nord. Il faut d'autant plus admirer le courage de ceux qui entreprenaient un voyage en terre inconnue qu'ils devaient surmonter non seulement la rigueur d'un climat difficile et des obstacles naturels importants, mais encore les risques de l'hostilité des populations indiennes sauvages qui peuplaient les grandes étendues de forêts de l'époque.

Un grand Français, qui a donné son nom à un évêché et à plusieurs districts d'Amérique et bientôt à un canal de communication, le Père Marquette, de l'ordre des Jésuites, avait eu connaissance, par les coureurs des bois, d'un grand fleuve que les Indiens disaient descendre vers le Sud et qu'ils baptisaient le Père des Eaux. En compagnie de Louis Joliet, de Québec, il partit à la découverte. Longfellow a évoqué la scène où le sachem des Illinois reçut le Père Marquette et lui donna, comme caducée de paix, une pipe empanachée, le calumet. Grâce à ce palladium, le Père Marquette parvint jusqu'au Mississipi sans rencontrer trop d'obstacles. Il descendit en 1673 le fleuve jusqu'à l'Arkansas, mais n'alla pas plus loin.

Un autre Français, originaire de Rouen, devait compléter la découverte commencée par le Père Jésuite.

Une des plus grandes figures de l'histoire canadienne, Cavelier de la Salle s'était mis en quête, dès 1669, d'une rivière qui conduisit à la mer du Sud, au Pacifique.

A cette époque, en effet, on restait persuadé qu'un passage devait exister qui permettrait, en naviguant vers l'Ouest, d'aller directement aux Indes d'où étaient venus jusqu'alors l'or et les pierreries, pays des Trésors fabuleux.

Cavelier de la Salle avait été attiré au Canada par l'un de ses frères qui y était missionnaire. Il s'était établi sur un grand domaine près de Montréal, mais, d'un esprit aventureux, il s'intéressait surtout au commerce des fourrures avec les sauvages qui lui permettait d'étendre peu à peu le champ de ses explorations. A cette époque, le Canada était gouverné et administré par deux hommes d'un grand mérite : Frontenac et l'intendant Talon. Ceux-ci patronnèrent Cavelier de la Salle auprès de Louis XIV qui régnait alors en France. Il reçut du roi la permission d'organiser un voyage de découverte, mais il fallait en outre trouver des ressources. Cavelier de la Salle crut qu'il pourrait rembourser la somme qu'il emprunta en faisant le commerce des fourrures et après s'être installé non loin des chutes du Niagara, peut-être en ce lieu même où nous sommes réunis aujourd'hui, il construisit un petit navire qu'il baptisa

*le Griffon*. C'était le premier bateau qui ait navigué sur les grands lacs, la frêle embarcation du Père Marquette étant le traditionnel canoë en écorce de bouleau des sauvages. *Le Griffon* fit plusieurs voyages dans les grands lacs et Cavelier de la Salle, suivant les traces du Père Marquette, arriva jusqu'au grand fleuve. Tout en commerçant avec les Indiens, il reconnaissait le pays et avec l'aide d'une trentaine d'hommes il construisait des fortins. Malheureusement, au retour de son expédition de 1679, *le Griffon* fit naufrage. Il portait, outre les espérances de Cavelier de la Salle, une cargaison de fourrures qui eût dû servir à désintéresser ses créanciers. Tout semblait perdu. Mais les hommes de ce temps ne se laissaient pas facilement décourager. Revenu en France pour trouver les moyens de monter une nouvelle expédition, la Salle, d'abord emprisonné par ses créanciers, triompha de toutes les difficultés, grâce à la protection du Roi, et à celle de Colbert, le grand précurseur du colonialisme français.

En 1682, il repart et le 9 avril prend possession au nom du Roi de la vallée du Mississipi qu'il vient de parcourir. Il avait atteint l'embouchure du fleuve et comme jadis Cartier à Gaspé, il avait planté une grande croix au bord du fleuve, là où, se partageant en trois canaux, il se jette dans la mer. Le deuxième établissement français en Amérique du Nord était fondé.

La Louisiane allait rester française pendant près d'un siècle, jusqu'au jour où le fatal Traité de Paris faisait perdre à la France à la fois les Indes, le Canada et la Louisiane.

Plus heureux que Jacques Cartier, Cavelier de la Salle, découvreur de la Louisiane, devait se voir confier la mission de coloniser cette nouvelle possession du roi de France. Il en était nommé vice-roi et, grâce au fils de Colbert, partait de La Rochelle en 1687, avec plusieurs vaisseaux et 400 colons et soldats pour, cette fois, remonter le Mississipi en arrivant par mer. Malheureusement, trompé par la brume, la Salle dépassait l'embouchure du grand fleuve, et dans le désordre qui suivait cette erreur, trouvait la mort, lâchement assassiné par quelques-uns de ses compagnons. Ainsi, et cette fois comme Jacques Cartier, Cavelier de la Salle mourait sans gloire, mais, du moins, tombait-il sur cette terre américaine qu'il avait éveillée à la civilisation.

J'ai voulu rappeler brièvement cette vie héroïque, mais elle a trouvé un h[isto]rien biographe de génie en la personne d'un de vos compatriotes John Fischer, dans son livre magnifique : « The French in the heart of America ».

Croyez que nous apprécions à leur valeur ces monuments de pierre ou ces monuments de la pensée que le culte du souvenir vous inspire.

L'histoire donne aux nations des fortunes diverses. Celle de la France est d'avoir longtemps joué le rôle du précurseur dans les conquêtes de la civilisation. Mais de même que le Canada, dont nous venons, s'est splendidement développé sous l'égide de la Grande-Bretagne, la Louisiane, incluse dans la jeune République des États-Unis, en est devenue une des régions les plus prospères. Le rêve français d'un empire américain ne s'est pas réalisé, mais le rêve humain d'une civilisation de race blanche en Amérique a été dépassé par les réalités.

L'extraordinaire et rapide développement de ce grand continent n'offre sans doute qu'une vision atténuée de la prospérité qu'il atteindra dans son plein épanouissement. Les hommes ont tendance à apprécier les événements à la mesure de leur vie, et ils sont prompts à l'enthousiasme ou au découragement selon que le flux et le reflux de l'histoire les portent aux rivages de la félicité, ou semblent les en éloigner. Mais si nous nous haussons à une vue plus lointaine qui, des promontoires où furent plantées les premières croix de la civilisation chrétienne sur la terre américaine, nous permette de contempler les horizons du passé et de deviner, derrière les brumes du présent, les lumières de l'avenir, nous verrons plus clair dans les destins humains. Si, un jour, la Paix peut rayonner sur le monde, c'est qu'elle aura trouvé ici son foyer. Très vite, en effet, les hommes n'ont plus connu, sur cette terre américaine, d'autres

hommes comme ennemis; et c'est un signe réconfortant que les trois nations qui s'y sont combattues à l'origine se retrouvent aujourd'hui si intimement associées, au point que, lorsque l'une d'elles fut menacée dans son principe d'existence, les deux autres lui aient porté secours par amour du droit et de la justice, sur quoi elles avaient solidairement fondé les espérances humaines.

En exaltant la mémoire de Cavelier de la Salle, en pavoisant pour toujours le fort du précurseur aux couleurs associées des Trois Démocraties du Monde, vous avez voulu marquer la victoire de l'esprit sur la matière, de l'amour sur la haine, du génie créateur sur l'instinct de destruction.

Je remercie le Gouvernement américain d'avoir associé la France à cette manifestation si caractéristique de notre commun idéal.



BNQ



C 000 272 811